RELATION MÉDICALE N° 79.

DU TYPHUS

OBSERVÉ DURANT LE SIÉGE DE DANTZIG EN 1813, ETC.;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 mai 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR P.-J.-B. CORSIN, de Vandœuvres,

Département de l'Aube;

Ancien Chirurgien aide-major des armées françaises; Médecin de l'université de Kasan, et Membre de la Société physico-médicale de Moscou, etc.

Dira per incautum serpunt contagia vulgus.
VIRGIL

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur*.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur*.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS, *Président*. RÉCAMIER, *Examinateur*.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Suppléant*.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance, *Examinateur*.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois, *Examinateur*.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau, *Suppléant*.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON AÏEUL MATERNEL,

MONSIEUR CHARLES LEBRUN,

Maître en chirurgie et Docteur en médecine; Associé et Correspondant de l'ancienne Académie de chirurgie et de médecine de Paris, où il fut couronné trois fois. (Décédé en 1792, à l'âge de soixante-quatorze ans.)

A LA MÉMOIRE DE MON AÏEUL PATERNEL,

MONSIEUR RENÉ CORSIN,

Ancien Maître en chirurgie; Chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Paris, et très-distingué dans son art. (Décédé en 1815, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.)

A LA MÉMOIRE DE MES BONS ET HONORÉS PARENS,

MONSIEUR EDME CORSIN,

Ancien Maître en chirurgie;

ET FRANÇOISE LEBRUN,

Mes père et mère. (Décédés en 1805 et 1814.)

Regrets éternels !

A MES BIEN-AIMÉS FRÈRES.

A TOUS MES AUTRES PARENS ET AMIS.

Attachement sincère.

P.-J-B. CORSIN.

AVANT-PROPOS.

Après les savantes descriptions du typhus par *Huxham*, *Pringle*, *Ramazzini*, etc., et par les auteurs non moins célèbres de nos jours, il est sans doute peu digne d'intérêt de tracer d'une manière simple et pratique une épidémie de ce genre.

Mais quel sujet traiterai-je qui n'ait pas été épuisé dans ce siècle encombré d'élégans écrits de tout genre? Peu jaloux de briller, je décris ce que j'ai observé, non sur des parchemins surannés, mais au sein même de la nature, et sur divers points opposés de l'Europe. J'ai choisi ce sujet, parce qu'il me paraît mériter, à cause de ses fréquens ravages, toute l'attention des hommes de l'art, aussi-bien au milieu des douceurs de la paix qu'au temps des fureurs de la guerre. D'ailleurs j'ai éprouvé moi-même tout ce que ce fléau a de plus douloureux, puisqu'il m'a mis deux fois au bord du tombeau, et m'a ravi, pendant nos calamités de 1814, mon père, qui, pour en arrêter les ravages à Vandœuvres, se rendit alors, par l'excès de son zèle, victime

de son entier dévouement à la cause de l'humanité. Cet hommage, que je me fais gloire de rendre à sa mémoire, s'unit à ce grand souvenir gravé dans le cœur de tous ses concitoyens.

RELATION MÉDICALE

DU TYPHUS

OBSERVÉ DURANT LE SIÉGE DE DANTZIG EN 1813, ETC.

La maladie souvent multiple, aujourd'hui généralement connue du monde médical sous le nom caractéristique de *typhus*, reçut beaucoup de dénominations diverses, que le cadre étroit de cette relation ne me permet pas d'énumérer. Mais si les médecins anciens et modernes n'ont pu s'accorder sur le mot, ils ont été du moins d'accord sur le caractère bien tranché de la chose dont ils n'ont pu changer les traits que la nature a conservés dans tous les temps à cette maladie essentiellement contagieuse. Voici ces traits : état constant de *stupeur*, fièvre continue, quelquefois rémittente exprimée, au début par un frisson assez violent, unique ou rarement répété, et suivi d'une chaleur vive et continuelle, avec délire plus ou moins fort; apparition d'un exanthème ou de taches pétéchiales vers le quatrième jour, souvent aussi de parotides ; et dans toute la durée de la maladie, prostration notable et toujours croissante des forces musculaires. Tels furent aussi les principaux symptômes que nous observâmes durant l'épidémie de Dantzig, à la description de laquelle je passe, et qui fit regretter à la France plus de douze mille de ses plus braves défenseurs.

Dantzig (*Gedanum*), dont le commerce est si connu, et que le génie des Français rendit, depuis leur occupation en 1807 jusqu'à 1814, l'une des forteresses les plus formidables de l'Europe, est une belle et considérable ville de Prusse, située sous le 54°. degré 22 min. de latitude septentrionale, et sous le 36°. de longitude orientale. Elle s'étend, avec ses faubourgs, sur une surface de plus de deux lieues de circonférence, au bord d'une vaste plaine bornée au sud par une chaîne d'assez hautes montagnes, et arrosée par la Vistule, dont les larges contours se déploient à travers un terrain peu fertile, humide, sablonneux et profondément argileux. Ce fleuve, après avoir coulé au nord et à un quart de lieue des murs de cette forteresse, se jette à une lieue de là dans la Baltique.

Traversée par deux larges ruisseaux, nommés Mottlau et Radaune, dont l'inclinaison est à peine appréciable, tant l'eau de ces bassins y paraît croupissante et dégage en été une odeur sensible de gaz hydrogène sulfuré, etc., cette ville est protégée au sud par deux montagnes connues sous les noms de Bischofsberg et de Heigüelsberg, couronnées alors de fortifications redoutables.

La cité est entourée d'épais remparts et de bastions, au pied desquels sont de larges fossés remplis d'eau presque stagnante. Les rues sont toutes pavées, quelques-unes belles et spacieuses, ainsi que plusieurs places; beaucoup d'autres sont étroites, mais toutes étaient bordées de canaux peu profonds pour l'écoulement des eaux.

L'hiver, à Dantzig, est pour l'ordinaire rigoureux, et, dans toutes les saisons, l'air y est souvent froid, humide et chargé d'épais brouillards. L'eau, que nous étions réduits à tirer partout des puits, si l'on ne préférait en avoir de plus saine au bout des baïonnettes de l'ennemi, était de mauvaise qualité, séléniteuse, et exhalant une odeur de vase que l'on enlevait par l'ébullition, et en y versant, après l'avoir aérée, quelques gouttes d'eau-de-vie ou de vinaigre.

Quarante-cinq mille âmes formaient, à notre arrivée, la population, qui fut réduite de plus d'un tiers à notre sortie, par l'épidémie, l'émigration, et différentes maladies, dont les plus communes y sont

endémiques, et sont, d'après les informations que j'ai prises auprès des médecins du lieu, des fièvres intermittentes qui revêtent assez souvent la forme ataxique, surtout dans le printemps et l'automne; des catarrhes, des dysenteries, pendant l'été; et, près de l'hiver, le scorbut, qui y désole communément les habitations situées sur le port, formé par la réunion de la Radaune et de la Mottlau

Mais ce qu'il faut le plus considérer dans cette topographie, au sujet de l'épidémie, c'était la position basse et marécageuses des forts avancés que nous occupions jusqu'à la mer, et dont les casemates et blokhauses, habitées par nos troupes, qui s'y alternaient de quinze en quinze jours, concentraient tantôt un froid humide, tantôt une chaleur infecte. Cette topographie ne m'arrêtera pas davantage, en ce qu'elle offre un bien moindre intérêt pour l'histoire de l'épidémie que les travaux pénibles et continuels du soldat, depuis long-temps fatigué, et joints aux rigueurs d'une saison qu'il n'avait jamais éprouvées à un tel degré. C'est de cette saison si pénible que je vais retracer l'aperçu, beaucoup plus utile, en ce qu'il fera ressortir davantage les causes nombreuses et non moins puissantes qui semblèrent toutes se prêter au développement d'un fléau dont les ravages ne se bornèrent pas seulement à la longue route tracée par nos désastres et notre vaillance, mais s'étendirent aussi, dans ce même temps, jusqu'au fond du vaste empire dont les fondemens furent un moment ébranlés.

Le 11 janvier 1813, les portes de Dantzig ayant été fermées après quelques jours de faibles combats, le dénombrement des troupes se monta à 35,934 hommes, officiers et soldats, parmi lesquels plus de dix mille militaires épars, et tous échappés à la désastreuse retraite de Moscou, étaient la plupart exténués par des diarrhées fétides, blessés ou mutilés par le froid, dont la profonde impression avait causé chez un grand nombre des gangrènes étendues, ou le sphacèle complet de leurs extrémités. Une odeur infecte et repoussante s'exhalait de ces corps demi-cadavériques, qui, cachés d'abord dans les demeures hospitalières des habitans, furent obligés, au rétablisse-

ment de l'ordre, de se rendre aux hôpitaux, qu'ils encombrèrent et infectèrent presque subitement.

La garnison active était formée, 1°. des débris du 10e. corps, venant du blocus de Riga ; il se composait de soldats aguerris de presque toutes les nations de l'Europe : 2°. de la 30e. division d'infanterie du 11e. corps, et des débris de la 34e. division, lesquelles avaient été envoyées au-delà et en-deçà du Niémen pour y soutenir la retraite, et qui formaient ensemble un total de plus de quinze mille hommes.

Ces deux divisions n'étaient composées que de jeunes soldats français, belges ou allemands, et italiens, de la conscription de 1812, et avaient séjourné jusqu'en novembre, tant dans le Holstein que dans la Poméranie et la Prusse. Ces troupes, bien qu'elles n'eussent pas parcouru la longue route de Moscou, n'avaient pas moins supporté dans leurs marches toute l'intensité du froid de l'hiver ; mais elles n'avaient pas, comme les premières, éprouvé toutes les horreurs de la faim et les chances les plus misérables de la guerre.

Le 20 janvier, cinq hôpitaux ne purent déjà plus contenir les nombreux malades que nous y trouvions à chaque instant renouvelés, couchés à terre pêle-mêle entre les lits des premiers installés, et souvent expirans au moment de leur entrée. On n'avait pas même le temps de les inscrire, tant la foule était pressante à cause du froid. Il fallut encore ouvrir successivement quatre hôpitaux supplémentaires, et tous aussi mal situés que les premiers, c'est-à-dire dans des lieux bas, humides, les seuls dont on pût disposer, et se servir de magasins abandonnés et malsains.

Pour obvier plus tard à un tel encombrement, on se décida encore à former, sur plusieurs points de la ville et des forts avancés, des infirmeries régimentaires, qui, trop étroites et souvent basses et humides, ne servirent guère qu'à multiplier les points de contagion ; car la mortalité s'y fit remarquer même plus que dans nos hôpitaux, au moins durant l'intensité de l'épidémie. Près de vingt mille hommes furent pendant trois mois arrachés à leur service par le typhus, luttant contre la mort dans ces asiles devenus alors per-

nicieux, et dans les maisons des particuliers, qui nous parurent tous bons, humains et compatissans. Heureux ceux qui trouvèrent comme moi, dans leurs hôtes, des êtres dignes de la plus vive reconnaissance, et dans leurs logemens un séjour sain et commode, que trop malheureusement nous convertissions souvent pour eux en un véritable tombeau !

Telle était la composition de la garnison, et voici quels furent ses travaux, dès son arrivée jusqu'au temps du dégel absolu, dans le courant du mois de mars.

L'inondation dont la forteresse avait dû s'entourer du côté du nord, après les tranchées faites aux digues de la Vistule, occupait, au nord de la place, une circonférence d'environ une lieue, depuis nos murs jusqu'au loin dans la plaine. Le froid vint bientôt convertir cette large surface en un pont uniforme et solide, dont l'ennemi cherchait à profiter chaque nuit pour nous surprendre. C'est ce même pont de glace, d'une épaisseur de près de deux pieds, qu'il fallait aussi chaque nuit briser jusqu'à certaine distance, et que la faible portion de la garnison épargnée par l'épidémie ne venait rompre, en se battant, qu'après s'être acquittée la veille de ses autres nombreux services, alternant ainsi de deux jours l'un, après s'être divisée pour ce travail et ses autres devoirs.

Qu'on se représente ces pénibles travaux renouvelés chaque jour avant l'aube matinale, et ajoutés aux gardes, aux nombreuses patrouilles, aux alertes fréquentes, etc., et l'on se fera une idée bien faible des fatigues presque continuelles que le soldat eut à supporter après avoir déjà lutté dans ses longues marches, tant en Prusse qu'en Russie, contre les attaques d'un ennemi pressant, et les atteintes bien plus redoutables d'un froid constamment rigoureux, contre des vents impétueux et pénétrans qui en multipliaient les dangers, etc., et enfoncé le plus souvent à jeun dans la neige, sans abri, presque sans sommeil, et passagèrement dégourdi par des feux rares et instantanés.

Cependant la mortalité se répandit sur le soldat encore inaguerri

comme sur celui que de plus longues épreuves avaient affaibli, mais non entièrement exténué; car ceux-ci et tous les individus atteints de gangrènes profondes ne purent, malgré tous nos efforts, résister à tant de causes d'épuisement. Au fort de l'épidémie, toutes les constitutions furent également ébranlées; on remarqua même que l'homme le plus jeune et le plus robuste en apparence succombait presque subitement, et était d'ordinaire le plus promptement attaqué. De jeunes conscrits, souvent attristés par les souvenirs encore récens de leurs familles, et que de pénibles comparaisons leur rendaient d'autant plus chers, succombaient les premiers. En effet, cet état d'abattement du moral et le manque d'habitude, joints au noviciat d'une si pénible carrière, semblent rendre ces jeunes gens beaucoup plus susceptibles que leurs anciens camarades de contracter toutes les maladies contagieuses. C'est ce qui fut bien évidemment observé à Dantzig, où périt un grand nombre de Bas-Bretons et de Napolitains, souvent plaintifs et consternés.

Pour passer maintenant à un autre ordre de causes, je tracerai rapidement les diverses variations de l'atmosphère, en y ajoutant successivement l'effectif de nos pertes, fidèlement établi chaque mois sur les registres du gouverneur de la place.

En novembre 1812. En Russie, 10° à 15° *R.*, et sur la fin, de 20° à 22°. Neiges épaisses et abondantes, ou verglas, si le froid cédait un peu.

Décembre. De même; mais les 7, 8 et 9, de 27° à 30° de froid, et de temps en temps neige très-légère.

Janvier 1813. A Dantzig, 15° à 20° jusqu'au 17; ciel tantôt couvert, tantôt serein; vent nord, puis nord-ouest. Perte en hommes, 1,400 durant ce mois.

Février. De même jusqu'au 8; vent alors sud-sud-ouest; diminution du froid, neiges abondantes, quelques dégels passagers. 15,000 malades aux hôpitaux. Il y eut 100 à 130 morts en vingt-quatre heures; total, 2,400 durant ce mois.

Mars. Vent impétueux sud-ouest; pluies fréquentes; une couche

épaisse de neige, durcie par le passage des traîneaux, fond dans les rues, et produit une humidité froide avec une odeur infecte, provenant des excrémens des animaux congelés avec cette neige depuis cinq mois : on se hâte de l'enlever, mais cet ouvrage dure plusieurs jours. Perte, 4,000 hommes. A la dernière quinzaine de ce mois, époque de l'intensité de l'épidémie, on compte jusqu'à 150 à 200 morts par jour. Mort du général Francheski par le typhus.

Avril. Vents variés; jours tantôt beaux et chauds, tantôt froids, humides et nébuleux le soir et le matin. Perte, 3,200 hommes. Mort du général Gault par le typhus.

Mai. Jours beaux et chauds, froids le matin et le soir. 1,700 morts. L'épidémie fait place à des fièvres intermittentes, à des diarrhées prolongées, à des catarrhes chroniques, à des phthisies, et surtout à des ascites et à des anasarques, misérables restes de l'épidémie. Il restait 8,000 hommes aux hôpitaux.

Le 1^er^. juin, la garnison avait perdu 12,700 hommes, tant officiers que soldats, dans les hôpitaux et les logemens.

Le total général de nos pertes, tant par les combats que par les maladies, s'éleva, à notre départ de Dantzig, le 2 janvier 1814, à 21,000 hommes.

Les rations des soldats se composaient de trente onces de pain de munition jusqu'au 10 juin, et furent alors réduites à ving-huit onces; celles de viande, d'une livre, moitié bœuf frais, et ensuite viande de cheval, et moitié bœuf salé. Le 10 juin, huit onces de cheval seulement; légumes secs ou gruau d'orge et de froment tous les deux jours. En novembre, après l'incendie des cent quatre magasins de la ville, vingt et une onces de pain noir compacte charbonneux, un quart de biscuit, une once de viande de cheval, une once de riz, trois gros de suif, un seizième de litre d'eau-de-vie, *idem* de vinaigre; un quarante-cinquième de livre de sel et une once de gruau. Depuis le mois de juin, l'officier, comme le soldat, n'eut que du cheval pour ses rations jusqu'à la fin du siège, excepté huit jours, pendant l'armistice, qu'il reçut du bœuf ainsi que le soldat.

D'après cet exposé, il est sans doute bien facile de remonter aux causes de l'épidémie, qui (chose étonnante) ne se manifesta pas dans le temps où nos ressources alimentaires étaient diminuées et les combats très-multipliés ; tandis qu'en octobre, novembre et décembre 1813, mois constamment pluvieux, l'armée russe assiégeante, accablée des travaux nécessités par le placement de ses circonvallations, compta, sur 47,380 hommes qui la formaient, non compris un nombre considérable de Prussiens et d'Anglais, 27,493 malades, la plupart du typhus, dont 22,882 étaient hors de service ; ils en perdirent aussi un très-grand nombre.

Mais, avant de récapituler ces causes, je m'arrête un instant sur l'établissement où je fus chargé d'un service médico-chirurgical, dont je remplis les principales fonctions avec un chirurgien-major. Le 12 janvier, nous fûmes installés à l'hôpital n°. 4, formé dès ce jour comme succursale de l'hospice n°. 3, encombré. Le nôtre était un local très-étroit, d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, et dont les salles, basses et resserrées, mais bien garnies de fenêtres, que le grand froid nous permettait rarement d'ouvrir, pouvaient chacune à peine contenir de douze à vingt malades, et où plus de trente devaient se presser.

Ce local fut destiné de suite à recevoir près de quatre cents malades, tant vénériens que blessés par le froid et les armes, la plupart atteints de diarrhée, et couverts, les uns de bubons ulcérés et déjà gangrénés, les autres de congélations profondes, et offrant tous les caractères d'un épuisement général.

Je fus là très à portée de suivre la marche de l'épidémie, jusqu'à ce que j'en fusse moi-même atteint avec tous nos jeunes subordonnés. Sur douze officiers de santé employés à cet hôpital, il n'en resta au bout d'un mois que les deux plus âgés (de trente-sept à quarante-cinq ans), qui n'éprouvèrent aucune atteinte du typhus. Cet hôpital, situé sur le revers septentrional et presqu'au bas du fort de Bischofsberg, dans un petit faubourg nommé Saudgrub, était exposé au vent glacé du nord; mais les poêles des salles, souvent trop chauffés, mal-

gré nos recommandations, et le nombre doublé des malades, lui opposaient un véritable contraste par la chaleur pesante et nauséabonde qui s'y concentrait.

Malgré le soin que nous prenions chaque jour, en restant presque du matin au soir exposés à ces exhalaisons, soit pour les pansemens, soit pour assurer le traitement, la propreté et l'alimentation de ces malades; malgré les fumigations guytoniennes fréquentes, les aspersions de vinaigre, l'eau de chaux placée à chaque coin des salles, les fumigations de résine, de baies de geniévrier, etc., et les ventilations pour masquer et enlever l'odeur de ces émanations pestilentielles, nous vîmes en quelques jours les bubons de ces vénériens s'élargir de plus en plus, se recouvrir, malgré les toniques internes et externes, d'une croûte noire et charbonneuse, et s'emparer de toute la capacité de l'abdomen à mesure que le typhus, qui les accompagnait et qu'ils se communiquèrent, suivit sa marche accoutumée. Nous vîmes de même les plaies larges des congelés se convertir, malgré tous les moyens les plus énergiques, en de véritables sphacèles; et ces plaies que j'ai, dans tout autre circonstance, conduites, malgré leur profondeur, à une guérison plus ou moins prompte, entraînaient dans la tombe en quelques jours ceux que le typhus et une diarrhée des plus fétides épuisaient.

Des douze officiers de santé qui furent affectés du typhus dans le premier et le second mois de la formation de cet hôpital, les deux jeunes chirurgiens qui avaient été principalement chargés du pansement de ces larges bubons furent les premiers atteints, et succombèrent, l'un au neuvième, l'autre au onzième jour, de même qu'un jeune pharmacien d'une constitution grande et forte. Les six autres se rétablirent, tant chez eux qu'aux hôpitaux, dans des salles d'officiers; et le dixième, nommé *Gallois*, jeune sous-aide distingué, fut atteint au milieu de son typhus d'une cécité presque complète causée par une amaurose avec laquelle il revint en France.

D'après cet exposé trop malheureusement exact, dont les faits se

multiplièrent dans tous nos hôpitaux, il est facile de saisir les causes de cette épidémie, dont je récapitulerai les principales.

Causes prédisposantes. Pour les uns, et presque pour tous, 1°. le long trajet deux fois parcouru, d'une manière si rapide, au milieu des combats et des vicissitudes aussi brusques qu'inattendues d'un climat étranger, où la saison se fit ressentir dans un ordre inaccoutumé et avec une rigueur dont les naturels du pays ne pouvaient se rappeler aucun exemple; 2°. cette marche continuelle accompagnée des tourmens de la faim et d'un froid même insupportable à celui qui ne lui résiste habituellement qu'autant qu'il est couvert d'épaisses fourrures et qu'il est soutenu au moyen d'une alimentation saine et restaurante; 3°. le manque de vêtemens suffisans pour obvier à un froid si intense; 4°. la privation presque absolue d'un sommeil réparateur, et que la position rendait, quel qu'il fût, presque toujours impossible et des plus dangereux, tant à cause d'un froid de 20° à 30° qu'en raison du peu de temps qu'on avait pour s'y livrer; 5°. des revers si brusquement survenus, et si long-temps supportés avec tant de privations austères, et qui n'agirent pas faiblement sur le moral d'un soldat, qui y était d'autant plus sensible qu'il s'était depuis longues années comme identifié avec la victoire; 6°. la malpropreté prolongée, et à Dantzig, les habitations humides et froides et quelquefois trop chaudes; 7°. une nourriture souvent en défaut, presque toujours malsaine; et ensuite, après la rentrée de l'armée en Prusse, le regorgement de toutes les jouissances de la vie, dont le guerrier usa sans mesure, comme s'il eût dû se dédommager en un jour de cette longue suite de privations; 8°. enfin une santé débilitée par de nombreuses secousses, par des chagrins et un état continuel de terreur et de roidissement du moral contre des revers si contraires à tant de succès si amèrement effacés. Une réunion de causes si puissantes ne peut-elle pas en effet produire la plus prompte désorganisation ou la préparer chez l'homme le plus robuste par des réactions si longues et si multipliées? N'accuserai-je pas aussi, principalement pour le jeune soldat, parmi les mêmes causes, son âge, sa

constitution encore mal affermie, sensible et irritable ou souvent débile, le manque d'habitude et les violentes réactions nécessitées par une atmosphère glacée au point que des pelotons entiers de jeunes soldats furent trouvés près deWilna étendus sur la neige, tous congelés, l'arme au bras, dans leur ordre de bataille et vêtus comme pour un climat tempéré!

Causes efficientes et déterminantes. La contagion nécessitée par un encombrement d'autant plus dangereux que l'air des hôpitaux et de nos infirmeries se trouvait vicié; 1°. par les gaz délétères exhalés de corps à demi-mourans; 2°. par les miasmes dégagés de ces larges plaies gangrénées dont j'ai parlé; 3°. par la chaleur factice des poêles qui activait encore tous ces foyers délétères; et 4°. par l'humidité continuelle qui régnait et portait toutes les sortes d'influences nuisibles aux systèmes nerveux, absorbant, circulatoire et assimilateur.

Prédispositions individuelles. Diverses phlegmasies ou état catarrhal des membranes muqueuses ou inflammatoire du parenchyme des organes thoraciques et abdominaux. Congélations, blessures graves, syphilis, etc. Tristesse habituelle.

Prodromes. Sentiment d'abattement général, tant du moral que du physique; *gravedo*, vertiges, éblouissemens, bruit et tintement d'oreilles, lassitudes extraordinaires après un faible exercice, cuisson des yeux, propension à un sommeil plus fatiguant que réparateur; haleine souvent fétide et repoussante, anorexie, dégoût, diarrhée plus ou moins ancienne, etc.; chez d'autres, rien.

Invasion. — Première période inflammatoire ou catarrhale. Frissons plus ou moins forts, quelquefois tremblement général, bientôt suivi d'une chaleur vive, continue, plus marquée le soir et la nuit que dans la journée. (La plupart offrant le soir des exacerbations plus prononcées de deux jours l'un, et beaucoup plus faibles les jours intercallaires à ceux-ci.) Peau le plus souvent sèche ou gluante et ha-

litueuse, et causant une chaleur mordicante au toucher, souvent insupportable au malade. Douleurs aux lombes, fourmillement le long de l'épine dorsale, qui semblaient avoir leur siége dans toute l'étendue du prolongement rachidien. Vertiges, céphalalgie syncipitale des plus violentes ; anxiété précordiale, sentiment d'engourdissement et de brisement des membres, tremblemens des extrémités, surtout des mains ; *facies* stupide ; le plus souvent rouge et tuméfié ; conjonctive injectée, ou bien pâleur et affaissement des traits. Sens profondément altérés, regard obtus, ouïe affaiblie ou surdité complète ; odorat infecté d'une odeur fatiguante et difficile à décrire, et que beaucoup de malades comparaient à celle du moisi ou de l'urine de souris. Saveur insupportable dont la plupart se plaignaient les premiers jours de leur maladie sans pouvoir en donner une définition exacte ; soif souvent inextinguible ; langue nette, vermeille, ou le plus souvent chargée d'une couche épaisse blanchâtre ou jaunâtre, et quelquefois pointillée de rose au pourtour et à la pointe, et tendant à noircir et à se dessécher promptement. Épigastre et abdomen quelquefois douloureux à la pression, avec ou sans tension, mais souvent insensible. Nausées fréquentes, vomiturition et vomissemens de bile jaune et poracée les matins ou les soirs, au moment des exacerbations fébriles. Respiration suspirieuse et fréquente, voix plaintive et profonde.

Vers les troisième, quatrième ou cinquième jour, et environ jusqu'au dixième, apparition de petites taches purpurines, presque sans élévation, assez semblables à des piqûres de puces, quelquefois de la largeur d'une lentille ; et plus rarement éruption de petits grains rosés remplis d'une sérosité, tantôt blanchâtre, tantôt brune, situées sur les bras, la poitrine, au dos et aux lombes principalement. Alors des épistaxis paraissaient chez les sujets pléthoriques avec un soulagement passager auquel succédait presque subitement un accroissement sensible de débilité. Durant tout ce temps, sommolence, état d'hébétude, mais stupeur encore peu prononcée ; pouls fréquent irrégulier, peu de résistance à la pression ; urines chargées, constipation ou diarrhée.

Deuxième période, (nerveuse pour les uns, adynamique pour les autres), ou toutes deux réunies.

Vers les cinquième, sixième, septième ou huitième jour, à ces symptômes succédait un état d'insensibilité morale et physique ; les sens et l'intelligence profondément altérés, de manière que le malade semblait devenir indifférent à tout ce qui l'entourait. État de sommolence ou de délire, réponses souvent nulles, ou embarrassées, mais justes dans le temps de l'apyrexie; l'un mussitant entre ses dents, l'autre ne pouvant articuler aucun son, cherchait à s'échapper, à se déchirer ou à se précipiter durant les exacerbations (cas le plus fréquent). Bientôt la supination devenait pesante, et le malade, comme accolé à son lit dans la rémittence, retrouvait dans ses paroxysmes tous les désordres d'un délire furieux, principalement la nuit. Tantôt ce délire était gai, calme, et le malade occupé d'une idée qui semblait l'absorber tout entier ou lui sourire. A mesure que cette période de la maladie s'avançait, c'est-à-dire les neuvième, onzième ou quatorzième jour, la débilité prenait un accroissement effrayant, les forces musculaires semblaient anéanties, les bras du malade retombaient pesamment sur le lit lorsqu'on les soulevait ; alors le pouls était enfoncé, petit, très-fréquent, et toujours très-irrégulier. La langue et toute la bouche desséchées depuis le commencement de cette période se recouvraient d'un enduit brunâtre, épais et fuligineux gercé ou fendillé. La déglutition était difficile durant ce temps ; le météorisme ou la diarrhée, et quelquefois des parotides rendaient cette époque extrêmement pénible. Si une issue favorable devait avoir lieu, la maladie, loin de s'aggraver dans la suite, suivait une marche assez calme et régulière.

Terminaison. Les neuvième, onzième et quatorzième jour, une sueur copieuse, générale et uniforme, s'établissait ; ou une diarrhée bilieuse et modérée était suivie d'un soulagement notable; ou bien encore des urines épaisses, déposant un sédiment briqueté, que remplaçait, ce jour-là, une couleur plus citronnée du liquide, avec un nuage tendant

vers le fond. D'autres fois cette crise était invisible, et le malade revenait à lui insensiblement; tandis que si cette crise était bien marquée, il semblait sortir tout à coup d'un sommeil profond, et se réveiller d'une longue agonie, ou comme étonné de son existence.

Il conservait néanmoins le plus souvent la mémoire de toutes ses angoisses passées, de toutes les bizarreries de son délire, et même les actions et les paroles des personnes qu'il avait paru méconnaître dans un temps où la nature semble se concentrer tout entière pour repousser au-dehors l'ennemi qui la tourmente.

Si la crise était incomplète ou troublée, la maladie se prolongeait jusqu'aux dix-huitième et vingt-unième jour, époque où un nouvel effort critique avait lieu moins sensiblement.

Mais si cette crise était fausse ou encore plus imparfaite que celle dont j'ai parlé plus haut, si quelque organe congestionné ou profondément affecté n'avait pu se délivrer, par résolution, d'une phlegmasie trop intense ou de l'engouement considérable du système capillaire, comme cela arrivait à l'encéphale, aux poumons, organes si essentiels à l'économie; au lieu d'une crise, on avait ce qu'on a peut-être appelé *métastase*, c'est-à-dire qu'il survenait aux uns une toux plus ou moins violente, de graves catarrhes; à d'autres, une surdité, l'amaurose et la paralysie de quelque membre, des parotides, des diarrhées interminables, des phlegmons cutanés, quelquefois gangréneux; des hydropisies, des escharres ou gangrènes locales, la carie du sacrum et celle même de la mâchoire inférieure, que j'ai observée quelquefois à la suite d'une gengivite gangréneuse survenue durant la maladie, ainsi que la carie du sinus maxillaire, etc.

Dans le cas d'une gravité plus promptement menaçante du typhus, et lorsque l'issue devait en être funeste, dès le début on remarquait dans toutes les fonctions vitales un désordre notable, qui se prolongeait ainsi jusqu'à la mort avec des phénomènes nerveux bien connus, mais excessivement pénibles.

Lorsqu'à tous ces nombreux symptômes s'ajoutaient encore ceux d'une affection grave de l'organe pulmonaire, ce qui fut assez com-

mun durant cette épidémie, les malades étaient tourmentés d'une toux sèche ou muqueuse, avec difficulté très-grande d'expectorer des matières gluantes, plus ou moins mêlées d'un sang rouillé; une grande anxiété, une gêne extrême de la respiration avaient lieu surtout au temps des exacerbations.

Prognostic. — Signes favorables. Le peu d'intensité et l'uniformité des symptômes dès le début et pendant le cours de la maladie; l'humectation de la langue vers la fin, une diarrhée modérée, une urine trouble et sédimenteuse, reprenant sa couleur citrine, et surtout une sueur copieuse et générale, lesquelles parurent ordinairement les neuvième, onzième, quatorzième et dix-huitième jours.

Signes funestes. Toutes les graves anomalies du système nerveux, comme syncopes fréquentes, hoquets, convulsions, roideur tétanique des membres, carphologie prolongée, délire violent avec stupeur profonde, aphonie, pétéchies trop promptement disparues, parotides, enfin une série de symptômes marquant; d'un autre côté, l'affaissement général du sujet, comme diarrhée fétide, brunâtre, épuisante, gangrènes larges et promptement établies, pétéchies noirâtres et larges, crachats noirâtres et difficilement expectorés dans le cas de complications pneumoniques graves.

La durée la plus commune était jusqu'au quatorzième jour, et souvent jusqu'aux septième et neuvième. Plusieurs malades périrent dès le quatrième et le cinquième, et quelquefois vingt-quatre ou trente-six heures après l'invasion; d'autres, surtout les adynamiques simples, prolongèrent leur maladie jusqu'au dix-huitième, vingt-unième jour, et au-delà. La convalescence durait, surtout chez ceux-ci, de six semaines à deux mois, et toujours avec desquamation de l'épiderme et chute complète des cheveux.

Traitement. Il était soumis à tant de distinctions tirées des diverses complications du typhus, de l'état d'épuisement ou de réplétion du sujet, de la constitution atmosphérique et des localités, qu'il me se-

rait bien difficile d'en donner ici plus qu'un aperçu exact. D'ailleurs, ce n'est pas en des établissemens souvent mal situés et trop précipitamment ouverts, encombrés, et manquant ordinairement, par une déplorable économie, de l'absolu nécessaire, qu'il nous était possible d'assurer ce traitement d'une manière convenable. Voici, du moins, celui qui nous parut le plus utile, surtout chez divers particuliers.

Moyens prophylactiques. Après avoir assaini l'air des appartemens (qu'on tenait durant la maladie à la température de 11° à 12°) par tous les moyens déjà cités, si le malade ne présentait pas de phlegmasie intense et confirmée, et se plaignait seulement de lassitude, de pesanteur et des simples prodromes du typhus, on lui administrait ordinairement en quelques heures, et par cuillerées, toute la potion suivante. Prenez, infusion de fleurs de tilleul, de sureau et d'oranger, ℥ v; acétate d'ammoniaque, ℥ j; liqueur d'*Hoffmann*, ʒ j; sirop simple ou de limon, ℥ j. Pendant l'emploi de cette potion, il faisait usage d'un pédiluve chaud et sinapisé, et ensuite de boissons tièdes ou chaudes, telles que limonade légère ou thé léger, ou bien d'un punch faible au vin blanc. Des frictions chaudes et acétiques sur les membres, puis un lit bien chaud et le repos, étaient fidèlement employés. Ces moyens ont paru, chez plusieurs de nos connaissances, enrayer la marche du typhus. Ce remède a besoin toutefois d'être donné avant que la période inflammatoire se soit confirmée. Mais, dès que cette période avait lieu, on passait à des moyens antiphlogistiques et délayans, dont la saignée générale n'était du nombre qu'autant que le malade était pléthorique, hors du foyer de la contagion, et menacé de congestions encéphalique pulmonaire, etc.

Prédominance bilioso-gastrique. Si des symptômes bilioso-gastriques, reconnus à l'état saburral de la langue et à celui d'embarras de l'estomac, se présentaient au début, on recourait aussitôt à l'ipécacuanha joint à un ou deux grains de tartre stibié, non-seulement dans la vue de faire rejeter ces saburres, mais encore de produire sur

le système exhalant une excitation que nous croyions salutaire; car si ce remède avait produit un effet légèrement émétique et diaphorétique, on remarquait que la maladie marchait avec plus de régularité et d'une manière moins pernicieuse; d'autres même s'en trouvaient délivrés. Cet émétique était nuisible et proscrit si la langue était rouge, sèche et lisse, etc., et dans le cas de douleur assez intense à l'épigastre. On eut rarement recours à un second vomitif, parce qu'on crut s'être assuré par de nombreux exemples que des secousses trop vives et fréquemment imprimées à cette espèce de malades les faisait tomber plus promptement dans l'adynamie. A ces légers évacuans on ajoutait, dans le cas de soif vive et de prédominance bilieuse, des boissons d'eau pure et légèrement acidulées, soit avec le sur-tartrate de potasse ou quelque infusion légère, à laquelle on ajoutait de l'acide hydrochlorique, sulfurique ou acétique, etc.; et si la constipation se prolongeait avec météorisme, on avait recours aux plus légers minoratifs, comme décoction de tamarin, de casse, de pruneaux, avec ou sans manne, ou seulement sucrés; à des lavemens de graine de lin et de camomille ou d'un léger oxycrat. Le tamarin surtout parut offrir l'avantage de procurer dans ce cas à la plupart des malades un sentiment de fraîcheur interne qui leur causait un véritable bien-être; j'ai même vu des malades n'user que de ce simple et unique médicament durant leur typhus, et qui lui dûrent peut-être leur parfaite guérison.

Dans les cas simples de typhus ou de fièvres compliquées de phlegmasie, une boisson fort en usage en Russie, et que j'ai éprouvée sur moi-même, comme diurétique, délayante et rafraîchissante étant froide, et diaphorétique étant chaude, c'est l'infusion de framboises séchées au soleil dans le temps de leur maturité, et dont la saveur agréable et aromatique semble moins fatiguer l'estomac que toutes nos boissons fades employées en France. Le suc de baies récentes de vaciet, *vaccinium oxycoccus*, y est aussi employé avec une quantité d'eau suffisante pour en faire une limonade des plus rafraîchissantes et très-agréable dans les maladies de ce caractère. Les potions avec

l'acétate d'ammoniaque y sont aussi fort en usage, ainsi que la potion de *Rivière*.

Prédominance inflammatoire et catarrhale. Des saignées ayant été pratiquées à Dantzig avant l'épidémie sur des sujets atteints de pleurésies, de pneumonies aiguës, etc., on observa que dès que le typhus vint s'ajouter à ces graves affections, ce moyen devint extrêmement nuisible, et qu'il était même promptement mortel dans nos hôpitaux. Cette observation, qui se transmit bientôt à tout le corps des officiers de santé, nous rendit très-circonspects sur son emploi durant le fort de l'épidémie, époque où tous les moyens échouaient, à moins que le malade n'en fût que très-faiblement atteint. Aussi les complications de pneumonie, d'angine un peu intense et de pleurésie, de forte diarrhée, de météorisme considérable, furent-elles le plus souvent mortelles durant ce temps, même chez la plupart des particuliers, qui néanmoins purent quelquefois supporter la saignée beaucoup mieux que le soldat, affaibli et exposé à un foyer pestilentiel. Ce fut donc ce puissant motif qui nous détermina à passer, peut-être avec trop de confiance, à l'emploi des excitans et des toniques employés habituellement par les médecins du pays, même dès le principe de la maladie, et qui me parurent nuisibles dans ce stade. Mais nous avions soin d'en modérer l'action, en cas d'inflammation notable, par des boissons adoucissantes et tempérantes, dans les cas où les toniques paraissaient moins indiqués.

Traitement de la deuxième période, selon qu'elle était adynamique ou ataxique, et souvent l'une et l'autre en même temps. — Dès que les symptômes adynamiques et nerveux prenaient de la gravité, dès la première période même on employait sur les membres des frictions chaudes faites avec des linges imbibés de vinaigre camphré, alcoholisé, ou d'une eau savonneuse aussi alcoholisée et camphrée, frictions qui paraissaient salutaires et agréables aux malades. A l'emploi des lavemens déjà cités succédaient ceux de décoction de quinquina que

l'on rendait amilacés, si une diarrhée débilitante l'indiquait, et une quinzaine de gouttes de laudanum en formaient aussi quelquefois l'auxiliaire; mais, en général, l'opium paraissait agir trop fortement sur l'encéphale, et nous ne le mettions guerre en usage que lorsque le système nerveux était trop exalté, car il semblait plus convenable alors que dans un état de simple adynamie. Lorsque celle-ci était prononcée, on prescrivait la potion antiseptique camphrée du formulaire des hôpitaux, les infusions de serpentaire de Virginie, de valériane, d'arnica montana, ainsi que le musc, le camphre, le castoréum, moyens souvent administrés en pure perte. (La bierre de bonne qualité, seule ou coupée, a offert à ceux qui l'aimaient un moyen salutaire et raffraîchissant, tonique et désaltérant, dont j'ai sur moi-même éprouvé les excellens effets dans ma maladie, pendant laquelle je ne fis presque usage d'aucune autre boisson.) On donnait du vin pur, si le délire n'existait pas, et, s'il avait lieu, de l'eau fraîche simple ou très-légèrement vineuse ou acidulée. On avait aussi alors l'attention d'appliquer des sinapismes chauds aux pieds, des vésicatoires rubéfians, *ad suras*, à la partie interne des cuisses, et sur les bras et la poitrine, si cette cavité était affectée: dans ce cas-ci, on donnait aussi des émulsions gommeuses ou le loock du formulaire, simples, ou légèrement camphrés ou éthérés. Des applications de glace pilée sur la tête et le front ou d'eau d'istillée de menthe poivrée, d'oxycrat alcoholisé camphré étaient, dans le cas de violente céphalalgie, de délire fougueux, de menace de congestion vers le cerveau, les moyens extérieurs ordinairement employés avec soulagement notable.

Dans le cas d'ataxie, on prescrivait encore l'eau fraîche, de légers acides, le nitre (et le camphre qui semblait fatiguer l'estomac), des potions éthérées, laudanisées, etc. L'opium nous sembla utile dans ce cas. Si une diarrhée épuisante fatiguait le malade, l'eau d'orge, celle de riz quelquefois cannellée en cas de prostration et d'absence de douleur abdominale, la décoction blanche de *Sydenham*, les acides hydrochloriques ou sulfuriques donnés par gouttes dans suffisante quantité

d'eau, et quelquefois la teinture de rhubarbe vineuse, formaient la base des prescriptions ainsi que le tamarin, qui sembla encore efficace lorsqu'une chaleur vive se concentrait dans l'abdomen.

Dans le cas de lipothymie, l'éther, ajouté à l'eau de menthe poivrée, offrait un moyen utile et prompt. L'éther sulfurique ou l'alcohol nitrique, ajouté à la décoction de kina, nous sembla un médicament précieux pour les malades affectés de tremblemens nerveux adynamiques et de disposition à des syncopes fréquentes.

N. B. Les potions excitantes et toniques s'administraient dans le courant de la journée; car le soir et la nuit, durant le temps de l'exacerbation, elles irritaient visiblement les malades, leurs causaient de la toux, des serremens à la gorge et une véritable anxiété. Cette distinction de temps nous parut aussi des plus nécessaires pour l'administration de ces médicamens.

Dans les pyrexies, toutes les boissons adoucissantes, raffraîchissantes dont j'ai parlé, et la potion de *Rivière*, dont je fis un grand usage en Russie, me semblèrent des moyens toujours utiles, avec l'emploi des rubéfians appliqués de bonne heure aux extrémités. En effet, dans le traitement d'un typhus peu intense, l'expérience m'a prouvé que les soins hygiéniques et de simples adoucissans et délayans sont, comme en tant d'autres affections, les meilleurs moyens, ainsi que de légers toniques donnés vers le second stade de la maladie. *Principiis obsta; aut, quò natura vergit, eò ducendum.*

Dès que la convalescence était confirmée, si le système digestif manifestait le retour de forces suffisantes, on accordait au malade de très-légers alimens, qu'on rendait plus consistans à mesure qu'il se rétablissait. Le bon vin, le bon air, l'exercice pris à quelque distance de la ville, des alimens restaurans et l'agréable société de quelques amis gais et sincères, assuraient le passage de cette époque à la santé.

Dans une trentaine d'autopsies que nous fîmes à l'hôpital Saudgrub jusqu'à ce que le typhus nous eût atteints nous-mêmes, nous

découvrîmes, principalement sur les soldats venus de Moscou et morts du typhus et de congélations : 1°. la masse encéphalique un peu moins consistante que dans l'état normal; une faible quantité d'eau dans les ventricules; les sinus remplis d'un sang séreux et diffluent; une légère couche de matière albumineuse d'apparence crétacée, et dispersée sur le pourtour des éminences mamelonnées du cerveau et dans ses anfractuosités; les poumons souvent hépatisés et congestionnés, surtout postérieurement et à leur base; la membrane muqueuse gastro-intestinale noirâtre et pulpeuse; les intestins rétrécis très-visiblement; les chairs mollasses, poisseuses, et passant promptement à une putréfaction notable si le cadavre était à la température de plus de 12° à 14° au-dessus de zéro; le foie, la rate étaient facilement déchirés par la pulpe des doigts qui les pressaient; la vésicule était gonflée par une quantité considérable de bile sans couleur ni consistance; leurs plaies étaient noires et profondément gangrénées, et la peau couverte de pétéchies très-larges et de sugillations, surtout aux lombes,

Chez les jeunes gens des 30e. et 34e. divisions, nous trouvâmes à ceux qui succombaient aux deuxième, troisième ou cinquième jours, une injection très-remarquable des méninges, beaucoup de sang peu consistant dans les sinus, les intestins rarement phlogosés; les poumons et le cœur étaient gorgés d'un sang noir, mais peu concrescible; tandis que ceux qui étaient parvenus jusqu'au neuvième, onzième et quatorzième jours de la maladie, avaient le cerveau plus mou, sa substance piquetée de points rouges, une très-faible injection brune des méninges, peu ou point d'eau dans les ventricules; les poumons presque toujours gorgés de sang noir et hépatisés; le cœur flasque et ramolli; l'estomac et les intestins couverts de plaques brunâtres et d'ulcérations grisâtres; la membrane muqueuse ramollie en bouillie; les muscles se déchiraient facilement, et étaient comme poisseux et livides; le dos couvert de pétéchies, de taches brunâtres et d'escharres.

Maintenant je passe à quelques vues relatives à l'étiologie et à la

nature du typhus, d'après les considérations que j'ai cru pouvoir déduire de ma pratique. Je regrette que le peu d'espace m'ait privé de présenter un assez grand nombre d'observations que j'avais recueillies sur différens particuliers, et sur ma propre maladie. Je pense donc que :

1°. Le typhus est une maladie contagieuse, qui, de sporadique, peut devenir épidémique et se communiquer par le contact médiat et immédiat ;

2°. Que les saisons humides et froides, jointes à un certain état de l'atmosphère favorable au développement des maladies, et tenant sans doute à l'électricité, paraissent contribuer sensiblement à la gravité du typhus, en le compliquant de diverses phlegmasies qui semblent aussi se développer pendant sa durée, par sa seule influence ; que le passage d'une saison à l'autre paraît en dissiper les épidémies, que j'ai cependant vues se continuer sous une forme plus bénigne, en se transférant sur d'autres points de la contrée où le typhus n'avait pas d'abord exercé ses ravages ;

3°. Le typhus est ordinairement produit par l'encombrement dans un espace trop étroit, soit de personnes, soit d'animaux vivans, surtout s'ils sont affectés de maladies dont se dégagent des gaz infectes et délétères ; soit par le passage d'une phlegmasie interne à l'état de détritus ou de gangrène, ce qui donne le point de départ de la maladie jusqu'alors individuelle ou sporadique, jusqu'à ce que l'air ou les vêtemens qui entourent le malade, une fois infectés, soient transmis à d'autres individus disposés à la contracter, ce qui constitue alors le typhus contagieux et épidémique ;

4°. La contagion a lieu par l'absorption de ces miasmes, au moyen des surfaces cutanées et muqueuses. La voie de la respiration me paraît la plus puissante, en ce que cette large surface, au lieu de recevoir un air propre à l'hématose dont elle est principalement chargée, ne reçoit plus qu'une masse d'exhalaisons délétères, dont l'influence semble dissocier les parties constituantes du sang, en agissant en même

temps d'une manière assez analogue aux poisons narcotico-âcres, sur les systèmes nerveux et absorbans; d'où résulte :

1°. D'abord l'obligation d'une réaction souvent imparfaite de la part du système sensitif;

2.° Un trouble extrême dans l'innervation, dont l'absence totale a lieu, si le poison enraie totalement les fonctions de ce système.

3.° Enfin, le désordre de la circulation capillaire, principalement, et le manque d'assimilation, tant du sang que des diverses sécrétions qui en dérivent;

4°. Il en résulte aussi, pour le traitement, qu'en même temps qu'on doit remédier au typhus, c'est-à-dire à l'empoisonnement des systèmes nerveux et sanguin, on a encore à combattre les phlegmasies qui se développent avant et depuis son invasion. On a, de plus, les nombreuses considérations des localités, de la constitution morbifique de l'atmosphère, de la susceptibilité du sujet, de son âge, de ses forces, des antécédens de sa maladie, et les distinctions essentielles à faire de son état de pénurie ou d'abondance au moment de contracter le typhus, etc.; car bien autre chose est de traiter le soldat ou l'artisan épuisés ou harassés, que de soigner le riche oisif. Il reste encore à diriger ce traitement d'après la lésion plus ou moins profonde du système nerveux, d'après l'état des organes et d'après la perversion des diverses fonctions de l'hématose et des sécrétions; perversion d'où proviennent en général la diffluence du sang, de la bile, de l'urine, des matières fécales, etc., et que la présence d'une phlegmasie simple, fût-elle même très-étendue, n'a pas coutume de produire d'une manière aussi notable.

D'après ces données, il paraît certain que les systèmes nerveux et circulatoire sont le principal siége du typhus, ou de cette espèce d'empoisonnement; d'où je conclus qu'il y a peu de possibilité de combattre d'une manière sûre, et à ses degrés intenses, une maladie qui attaque les premières bases de l'économie, et dont le principe est encore inconnu, par des moyens dont l'action ne peut avoir lieu direc-

tement ou chimiquement sur le poison transmis dans nos organes. Il est donc aussi indispensable de s'opposer de toutes ses forces aux encombremens qu'aux effluves miasmatiques, et de s'occuper sans relâche de la recherche d'un antidote spécifique dont les *Morveau* et les *Labarraque* se sont sans doute bien approchés.

Les médecins physisiologistes attribuent les symptômes nerveux, qu'ils ont nommés *cérébraux*, à l'étendue et à la diffusibilité de la phlegmasie. Cette théorie peut être fondée ; mais comme l'essentiel en médecine est de guérir, il m'est pénible d'avouer que toutes les médications échouent dans les cas graves, et que je n'ai pas vu plus de succès du traitement gommeux et *sanguisugue*, étant même employé par les premiers maîtres de cette doctrine, dans des cas de fièvres adynamiques sporadiques (gastro-entérites des mêmes médecins), surtout lorsqu'elles étaient accompagnées de ces symptômes cérébraux. Cette méthode antiphlogistique aurait-elle plus de succès dans le cas d'un typhus aussi grave que celui que je viens de décrire ? J'en doute, au moins pour des hôpitaux encombrés, qu'il serait d'ailleurs impossible d'approvisionner d'un nombre suffisant de sangsues. Le premier précepte étant d'éloigner les malades du foyer de la contagion, je proposerais, quels que fussent le climat et la saison, de les changer de vêtemens et de demeures, et, après avoir employé sur eux les lotions et les fumigations chloriques, de les faire transporter, couchés et convenablement couverts, en plein air, afin de les déposer dans des lieux sains et espacés, où ils seraient traités ensuite selon l'indication. Ce ne serait toutefois qu'autant que les forces de ces malades le permettraient, et surtout au premier stade de leur maladie.

Bien des auteurs ont rapporté de ces migrations suivies de succès : je puis en ajouter plusieurs autres tirées de ma pratique, tant en Allemagne qu'en Espagne, et dernièrement en Russie, où j'eus le bonheur d'arrêter ainsi les progrès d'une épidémie transférée d'un village voisin dans celui de M. Jicareff, maréchal de la noblesse d'un des districts du gouvernement de Kalouga.

Malgré ces propositions, je m'en réfère toujours à la nécessité de nouvelles recherches sur un point qui intéresse si vivement l'art et l'humanité ; et je renvoie, pour de plus amples détails, aux savans ouvrages des *Huxham*, *Sydenham*, *Pringle*, *Hoffmann*, *Stoll*, etc. ; et de notre temps, aux excellens traités de MM. *Chomel*, *Fournier* et *Vaidi*, qui me semblent avoir éclairé ce sujet avec le célèbre *Hildenbrand*, de Vienne.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Quibus per febres sextâ die rigores fuerint, difficulter judicantur. *Sect.* 4, *aph.* 29.

III.

Lassatis per febres ad articulos, et circa maxillas maximè, abcessus fiunt. *Ibid.*, *aph.* 31.

IV.

Si a febre detento, tumore in faucibus non existente, suffocatio ex improviso supervenerit, lethale. *Ibid.*, *aph.* 34.

V.

In febre non intermittente, si labium, aut supercilium, aut oculus, aut nasus pervertatur, si non videat, si non audiat, corpore jam debili existente quicquid horum fiat, in propinquo mors est. *Ibid.*, *aph.* 49.